

s'en débarrasser. Souvent aussi une légère dépression à l'endroit de la galerie et le noircissement de l'écorce suffisent à un œil exercé pour reconnaître la présence du parasite. Le ver parfois dirige sa galerie vers le centre même du tronc et le traverse de part en part ; mais il évitera toujours de couper, en les croisant, les galeries d'autres vers qui pourraient se trouver dans le voisinage. Vers la fin de la saison, parvenu à son entier développement il dirige sa galerie vers la racine où il la poursuit quelquefois de plusieurs pouces au dessous du sol. C'est là qu'il passera l'hiver et qu'il en remontera pour se chrysalider après avoir rapproché sa galerie près de l'écorce, pour n'avoir, à l'état parfait, qu'à se frayer un passage au dehors à travers celle-ci.

C'est dans ses galeries que cette larve subit ses différentes mues dont elle laisse les dépouilles parmi ses déjections, et qu'elle subit sa dernière métamorphose. Elle demeure d'ordinaire une quinzaine de jours dans un état de torpeur ou de sommeil, après qu'elle est passée à l'état parfait, avant de reprendre son activité et de se frayer un passage au dehors. Elle se creuse pour cette fin un trou parfaitement rond à travers l'écorce par lequel elle s'échappe pour prendre ses ébats dans les airs.

Chose assez singulière, la Saperde blanche est très commune dans le voisinage de Québec, puisque ses larves y ont fait périr la plupart des vergers, et cependant on ne rencontre que très rarement l'insecte à l'état parfait. Nous tenons de Mr. Galbraith, de Beauport, à qui cet insecte a enlevé plus de 100 pieds de gros arbres, pommiers, pruniers, frênes, tilleuls d'Europe, etc., qu'il a plusieurs fois recueilli plus de 50 larves à la fois, en découvrant leurs galeries, au moyen d'un canif : et cependant depuis plus de 10 ans que nous faisons la chasse aux insectes nous n'avons pu encore en rencontrer que trois pour notre collection. Cette Saperde paraît avoir des habitudes tout à fait nocturnes, dans le jour, elle se tient attachée aux feuilles où il est souvent difficile de la remarquer.

Elle paraît donner sa préférence au pommier, cependant, comme nous venons de le voir, elle s'attaque aussi souvent à d'autres arbres, notamment aux pruniers et cerisiers.

Remèdes.—Le moyen le plus effectif de combattre cette Saperde est d'employer des remèdes préventifs contre ses attaques. A cette fin, on donne au tronc des arbres au collet, c'est-à-dire à partir du sol jusqu'à environ un pied en remontant, vers la fin de mai, une bonne couche de savon noir ou encore mieux de goudron, afin d'empêcher la femelle de venir y déposer ses œufs. Si on ne s'est pas servi de tels moyens et que l'on reconnaisse la

présence des larves par la moulée de leurs déjections, il faut alors pénétrer dans l'écorce au moyen d'un canif, jusqu'à ce qu'on ait rencontré l'ennemi.

On réussit quelquefois à l'atteindre sans entailler l'arbre, en enfonceant un fil de fer dans le trou par où s'échappe la moulée ; mais le plus sûr est toujours de mettre la galerie à découvert, pour se rendre certain que l'ennemi a été mortellement frappé ; car ces légères plaies au pied d'un arbre vigoureux, sont en peu de temps cicatrisées et guéries, une fois le parasite enlevé. En procédant ainsi à faire des entailles dans les arbres pour suivre les galeries du ver, on peut se diriger de suite du côté de la racine, c'est presque toujours au bas de sa galerie, et quelquefois un peu même au-dessous du sol, que nous l'avons trouvé. Un jardinier soigneux fera donc tous les printemps et tous les automnes la visite du pied de ses arbres, écartant l'herbe et les déchaussant même un peu pour voir si quelque moulée ne lui ferait pas reconnaître la présence des larves de ce redoutable ennemi, pour les traiter comme nous venons de le dire.

Nous avons remarqué que la présence des Saperdes était toujours plus fréquente dans les vergers situés sur des terrains élevés, secs et à sol léger que dans ceux sur des terres fortes et humides. Ainsi, tandis que presque tous les vergers de Beauport et de Ste. Foye disparaissaient en 1860 sous les attaques de cet insecte, c'est à peine si à St. Joachim nous avons pu remarquer sa présence dans deux ou trois vergers.—*Le Naturaliste Canadien.*

Eloges du cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle ; mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère, ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire ; c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'ex-

prime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talents sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui, dès le premier âge, a été soigné, et ensuite exercé, dressé au service de l'homme ; c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève ; l'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel ; ils sont toujours couverts de harnois dans leurs travaux ; on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos ; et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur ; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits, les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon : la corne des pieds est traversée par des clous, l'attitude du corps est gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles ; on les en délivrerait en vain, ils n'en seraient pas plus libres : ceux même dont l'esclavage est le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence, et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître, sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet, par les tresses de leurs crins, par l'or et la soie dont on les couvre, que par les fers qui sont sous leurs pieds.

La nature est plus belle que l'art, et dans un être animé la liberté des mouvements fait la belle nature : voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui y vivent en chevaux libres ; leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés ni mesurés ; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau : sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serain, ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons en pressant les espaces qu'ils doivent occuper ; aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques ; ils ont ce que donne la nature, la force et la noblesse ; les autres n'ont que ce